

*Prédication sur la suavité de l’Esprit-Saint ; mercredi 4 juin 2025,  
 prière à Saint-Étienne-du-Mont*

L’Église va fêter la Pentecôte, qui est la fête de l’Esprit-Saint. Dans les *Écrits sur la grâce*, Pascal expose que toute l’œuvre de Jésus-Christ sur terre a été de satisfaire à la justice de Dieu pour mériter pour les humains l’envoi du Saint-Esprit.

« Pour sauver ses élus, Dieu a envoyé Jésus-Christ pour satisfaire à sa justice, et pour mériter de sa miséricorde la grâce de Rédemption, la grâce médicinale, la grâce de Jésus-Christ, qui n’est autre chose qu’une suavité et une délectation dans la loi de Dieu, répandue dans le cœur par le Saint-Esprit, qui non seulement égalant, mais surpassant encore la concupiscence de la chair, remplit la volonté d’une plus grande délectation dans le bien, que la concupiscence ne lui en offre dans le mal, et qu’ainsi le libre arbitre, charmé par les douceurs et par les plaisirs que le Saint-Esprit lui inspire, plus que par les attractions du péché, choisit infailliblement lui-même la loi de Dieu par cette seule raison qu’il y trouve plus de satisfaction et qu’il y sent sa béatitude et sa félicité. »

L’Esprit, comme son nom l’indique, est invisible ; et son œuvre principale n’est pas à produire des miracles devant les yeux. Jésus-Christ a promis à ses disciples que *l’Esprit les ferait se souvenir de toutes ses paroles*. Ainsi « Dieu, écrit Pascal dans *l’Abrégé de la vie de Jésus-Christ*, au prologue, suscita quatre saints hommes contemporains de J.-C., lesquels, inspirés divinement, ont écrit les choses qu’il a dites, et qu’il a faites. » ; et elles « ne ne pouvai[en]t être écrite[s] que par le même esprit qui avait opéré sa naissance. » L’Esprit agit donc dans la mémoire des fidèles, mais conjointement aussi, dans leur volonté, dit le texte d’abord cité.

Or, nous voyons que l’Esprit-Saint ne va pas seulement à incliner la volonté vers la loi de Dieu ; mais il rend savoureuse cette loi, dont il anime la mémoire.

Gilberte témoigne de la prédilection de son frère pour le psaume 118, que l’Église avant saint Pie X récitait tous les jours aux petites heures. Or, c’est là justement qu’est vanté le plaisir qu’on goûte dans la loi du Seigneur : *De quel amour j’aime ta loi ; tout le jour je la médite* (v. 97) ; et voici la raison de cet amour : *Qu’elle est douce à mon palais ta promesse : le miel a moins de saveur dans ma bouche* (v. 103).

Ceux qui combattent l’augustinisme de Port-Royal objectent que la grâce efficace ne sauve l’homme qu’au prix de sa liberté. Aussi bien le réduit-il à n’être gouverné que par un principe de plaisir : plaisir à quoi le livre la concupiscence qui marque la nature corrompue ; plaisir qui suscite la grâce, et qui domine chez certains sur le plaisir commun, dans quoi la concupiscence s’assouvit. Le salut serait donc ainsi la résultante d’un équilibre de forces,

selon un modèle conforme à cette mécanique dont la science fleurissait au temps de Pascal, et où il était maître lui-même.

Mais Pascal, on l'a vu, est, sur ce chapitre de la suavité de Dieu, surtout fidèle à l'Écriture. « Donnez-moi quelqu'un qui aime, écrit Augustin à ce propos (XXVIe traité sur St Jean), et il comprendra ce que je dis-là. »

La concupiscence, en outre, a son siège dans la sensibilité, qui a part avec ce corps asservi à la loi du péché. Mais Pascal assure que la grâce « remplit la volonté », de manière directe, donc. Ainsi, divers sont les sièges de la concupiscence et de la grâce, de sorte que les forces qui s'y déclarent ne sauraient se faire concurrence. Le modèle mécanique est impertinent. C'est toujours la volonté qui se détermine pour aimer Dieu ou les créatures. Mais elle aime, dans le premier cas, d'un amour spirituel, conforme à sa nature spirituelle à qui elle est rendue de la sorte.

Port-Royal, qui paraît tout donner à la grâce et à son empire sur l'homme, n'assoirait sa doctrine que sur le fond tout pélagien qu'il imagine pour les rapports entre l'homme et Dieu avant la chute. Et de fait, Adam, qui avait l'âme si réglée, qu'il n'inclinait pas par plaisir vers les créatures, n'inclinait pas non plus vers Dieu par plaisir. Son intelligence le reconnaissait pour souverain bien. Mais peut-être ce bien lui était-il trop lointain pour qu'il le reconnût pour son bien à lui. Au lieu que l'homme est toujours assez proche de soi pour goûter « cette inimitable saveur que tu ne trouves qu'à toi-même », comme dit Paul Valéry : « amour de soi, jusqu'à l'oubli de Dieu », dit Augustin.

En Jésus-Christ, Dieu se fit homme, et devint à l'homme objet de plaisir, par la grâce du Saint-Esprit. Bienheureuse, donc, la faute de l'homme, qui donna lieu que Dieu se fit ainsi mon plaisir et mon amour, où tout mon être se trouve engagé corps et âme. Heureux l'état de pécheur, s'il est vrai que celui à qui on n'a que peu pardonné montre peu d'amour, parce que cet amour a trop peu de « suavité ». Au lieu que Pascal, converti, peut écrire qu'en Dieu, en sa loi, il « sent sa béatitude et sa félicité ».